N° 16

Explorations

Envoyée en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir … son père.

Une tête réduite d'indien d'Amazonie lui fait face.
Une petite tête à la peau mate et tannée, aux yeux fermés, aux cheveux noirs.

Elle figure, en photo, sur la page de garde d'un livret de présentation du Musée de l'Homme à Paris. Le livret, rapporté d'une sortie scolaire de sa classe de 3ème dans la capitale, est positionné à la verticale sur l'armoire devant son lit. Calé à l'arrière par un gros galet pour éviter qu'il ne se gondole, il y trône depuis presque 50 ans.
Quand, de retour dans la maison familiale pour les vacances, elle retrouve sa chambre de jeunesse, cette tête, là, devant elle, lui rappelle qu'elle n'est pas ce qu'elle a toujours rêvée d'être. Une exploratrice.
Dans 6 mois, elle serait à la retraite. Après 35 années passées à occuper le même emploi, au même endroit. Comptable … au Musée de l'Homme à Paris. Mais par quelle motivation profonde s'était-elle donc retrouvée là ?
Longtemps, ce poste lui avait permis, le soir, après la fermeture au public, de déambuler seule, dans les salles vieillotes, restées longtemps « dans leur jus » depuis la création du musée. Environnée d'animaux empaillés aux plumes et poils poussiéreux, captivée par des objets aux usages pour elle inconnus, par des sculptures et des parures de tous les continents, elle goûtait là à son rêve. Mais, depuis la rénovation du bâtiment, l'atmosphère n'y était plus la même. Le Musée du Quai Branly et le Muséum d'Histoire Naturelle s'étaient partagés une partie des collections. Les têtes réduites amérindiennes avaient été, heureusement, restituées à leurs peuples. Ces têtes qui ne cessaient de la captiver. Ces têtes …
Aussi, en guise de cadeau de départ, elle avait osé demander de participer au prochain voyage d'étude programmé par le musée dans une contrée encore inconnue de l'Amazonie guyanaise. Elle avait précisé qu'elle organiserait elle-même son séjour, prendrait financièrement tout ce qui la concerne à sa charge, n'encombrerait pas les chercheurs de sa présence et pourrait les aider en cas de besoin.

Persuadée d'une réponse négative, le « oui » l'effraya, elle qui n'avait jamais dépassé les frontières européennes. L'idée de survoler un océan l'angoissait. Elle n'était à l'aise qu'ancrée au sol et, quand elle se baignait, il fallait qu'elle ait pied pour ne pas imaginer, sous son corps, des requins et des laminaires prêtes à enserrer ses jambes. Les profondeurs lui faisaient peur.

Jusqu'à présent son seul saut dans l'inconnu, avait été, au temps où n'existaient, ni smartphone, ni internet, de quitter son Pays Bigouden natal pour s'installer à Paris où elle ne connaissait personne. Ce serait la première fois qu'elle organiserait un voyage. Elle était toujours partie en séjour organisé en groupe. « Organisé », ce mot la caractérisait bien. Elle aimait que tout soit bordé, comme ses tableaux excel de comptabilité. Les imprévus la paniquaient, elle détestait les surprises. Partir seule l'aurait terrifiée et, pourtant, partir seule elle en rêvait. Curieusement, au quotidien, elle était plutôt solitaire. La vie à deux, elle l'avait testée mais, c'était pas son truc. Le mot couple ne faisait pas parti de son vocabulaire. Peut-être parce que sa mère les avait élevées seule, elle et sa sœur, après la disparition de leur papa quand elles étaient enfants.

Elle n'avait pas eu le temps de connaitre son père qui, marin de commerce, avait passé plus de temps sur un bateau qu'à la maison. On lui en avait peu parlé, même sa mère, à la parole pourtant si facile. Trop douloureux sans doute. Ou alors, y avait-il une autre raison ? « Et si ce silence était en lien avec un quelconque sujet tabou ? », pensait-elle parfois. Quoiqu'il en soit, elle ne s'était jamais autorisée à poser de questions. Donc, son père était resté pour elle un mystère.

Comme souvenirs de lui, il restait ce qu'il rapportait de ses voyages lointains, des boudhas en bois de santal qu'elle adorait sentir, des déesses indiennes taillées dans l'ivoire, des colliers de graines et de coquillages introuvables ici, des pierres précieuses, un hévéa, un crocodile empaillé. Des tas de choses exotiques qu'elle montrait à ses copines de classe auxquelles elle faisait croire que son père était aventurier en leur présentant la photo qu'elle préférait de lui. Debout, sourire aux lèvres, barbe autour du visage, casquette de marin sur la tête, short et polo blancs, tongs aux pieds, il pose devant un baobab.

Elle lui ressemble avec sa taille moyenne, son visage carré aux pommettes saillantes et ses yeux bleus en forme d'amande. Mais, si sa mère lui dit souvent « Tu es bien la fille de ton père ! », c'est que, certainement, elle doit lui ressembler autrement que physiquement. D'ailleurs, n'a-t-elle pas toujours rêvé de parcourir le monde ?

Il ne pourrait rien lui arriver. Elle avait tout prévu y compris la couverture de survie, fait tous les vaccins même ceux non obligatoires au cas où, signé tous les contrats d'assurance possibles et s'était même renseigné sur les possibilités de secours par hélicoptère. Persuadée de ne pas revenir vivante de ce voyage, elle avait suivi des séances d'hypnose afin de la libérer de sa peur obsessionnelle de la mort. Sans succès. Alors, pour s'apaiser elle prenait des anxyolitiques.
Malgré tout, elle avait décidé de partir. Dans sa vie quotidienne, qu'elle trouvait bien ordinaire, elle voulait enfin faire preuve d'audace et sentait que c'était le moment.

Ici, votre commandant de bord. Notre avion commence sa descente vers Cayenne. Heure locale : 16h. Température au sol : 32 degrés. Ressentie : 40 ».
Du hublot, elle pu voir la forêt immense, les fleuves et les eaux brunâtres du littoral.
La mission, d'une durée de 10 jours, serait assurée par une ethnologue et deux naturalistes. Comme il fallait justifier sa présence auprès du Ministère de tutelle du musée, ce dernier avait décidé qu'elle serait considérée comme membre à part entière de l'équipe avec pour rôle celui d'observatrice.
Quatre indiens Yawanas recrutés pour les guider, pour la traduction franco-amérindienne et pour le transport des bagages, s'étaient chargés, avant leur arrivée, d'acheter provisions et matériels.
A la sortie de l'aéroport, direction immédiate pour Saint-Laurent-du-Maroni, au nord. Pas de temps à perdre, l'équipe n'était pas là en touriste. Du résultat des études dépendrait le déblocage de financements pour de futures explorations.
Sa première découverte de la Guyane, elle l'a fit donc au travers de la vitre sale d'un véhicule 4x4. Orange et vert, ces deux couleurs lui sautèrent aux yeux.
Après une nuit peu réparatrice dans un hôtel avec, pour seule climatisation un ventilateur au plafond, ils embarquèrent sur 2 pirogues pour la remontée du fleuve Maroni pendant 4 jours.
Entre les berges surinamienne et française, bordées çà et là de mangroves, le trafic était intense. Un va-et-vient de pirogues transportant bidons, victuailles et populations d'ethnies différentes qui, dans un bruit de moteurs, tenaient à distance les animaux.
Le midi et le soir, l'expédition faisait halte sur les berges. La nuit, sous le carbet, elle dormait mal, dans un hamac, protégée par une moustiquaire et isolée des bruits de la forêt par des bouchons d'oreille.
Les membres de l'expédition parlaient peu, sans doute déjà absorbés par leurs sujets d'étude.
Leurs accompagnateurs indiens se tenaient toujours à l'écart.

Tout était découverte pour elle et pourtant, rien ne l'effrayait. Elle ressentait sur ce bateau la même chose que lors de ses voyages en train, l'impression d'être dans un entre-deux où il ne pouvait rien lui arriver. Elle se sentait tranquille et peut-être n'était-ce pas dû uniquement aux anxyolitiques.

A partir de la dernière halte, 4 heures de marche furent nécessaires pour atteindre leur destination, un village Yawana d'une trentaine d'habitants. Cela faisait des mois que leurs guides échangeaient avec eux afin qu'ils acceptent d'accueillir des chercheurs étrangers. Les indiens paraissaient totalement indifférents à la présence des membres de l'expédition qui ne se sentirent pas accueillis et auxquels fut attribué une case à l'écart.
Peut-être trouvaient-ils idiot ce besoin pour certains de vouloir tout connaître, répertorier, noter, comparer.
Et elle, qu'était-elle vraiment venue faire là ?
Vérifier que les animaux empaillés du musée existaient bien ? Pour le moment, elle n'avait vu que les grenouilles colorées sortant à la nuit tombante et un grand papillon bleu, identique à celui enfermé dans le cadre rapporté d'Asie par son père.
Vérifier qu'elle était capable de dominer ses peurs ? Cela avait été bien simple d'arriver jusqu'à là et, sans danger. Certes, il n'y avait pas de réseau internet, les smartphones ne servaient qu'à prendre des photos mais le téléphone satellite permettait de communiquer sans problème avec le reste du monde.
Vérifier autre chose ? Peut-être n'était-elle pas là par hasard …

Les membres de la mission et les indiens se tinrent donc éloignés les uns des autres jusqu'au deuxième soir, où l'équipe fut invitée à partager le repas en leur compagnie.
En signe de bienvenue, il leur fut proposé de boire un liquide marron contenu dans une coupelle en bois qui passait de main en main. Le traducteur avait prévenu : « C'est de l'ayahuasca, un breuvage purificateur. Si vous ne voulez pas en boire, trempez-y au moins les lèvres. Refuser serait leur faire offense ».
Non, elle ne boirait pas ce liquide inconnu, n'y tremperait même pas les lèvres.
« Vous ne pouvez pas refuser » ajouta le guide en la regardant d'un œil mauvais.
Elle se força à boire une petite gorgée et, en quelques minutes, tout bascula, elle se sentit dans un état cotonneux.
Cet homme, en face, elle ne l'avait pas encore vu. Un blanc aux yeux bleus. Bizarre.

Ce ne pouvait pas être un touriste avec ces motifs rouges peints sur le visage. Elle hallucinait. Le breuvage repassa de main en main. Elle en but de nouveau, sans méfiance.
C'était bien un homme blanc avec, tatoué sur le biceps gauche, un motif qui, a priori n'avait rien à voir avec la culture amérindienne, un triskell. Un tatouage identique à celui que son père portait au même endroit. Ce ne pouvait quand même pas être lui. Il était mort noyé. C'est sûr, elle commençait à perdre la raison.
La dernière fois qu'ils s'étaient vus elle avait 8 ans et lui 28. L'avion qui le transportait avait disparu dans l'océan Atlantique. Il partait embarquer sur un cargo des Messageries Maritimes à Carthagène en Colombie. Aucun survivant. Quelques débris de l'appareil avaient échoués sur les côtes brésiliennes.
Elle voyait flou.
Et si son père avait pu être sauvé par une tribu d'Amérique du sud ?
Non, ce n'était pas envisageable, il aurait alors tout fait pour retourner en France et retrouver sa famille. Elle déraillait. Sûrement l'effet du breuvage aggravé par les anxyolitiques !
Et si, en réalité, son père n'était pas mort, s'il les avait vraiment abandonnées ?
S'il avait mis en pratique une de ses phrases favorites que sa mère lui rappelait si souvent :
« Papa disait toujours : pour vivre heureux vivons cachés ».
Dans cet état cotonneux, elle demanda au guide qui était cet homme. « La seule chose que je sache de lui c'est qu'il s'appelle Budoc », répondit-il. Budoc, le prénom de son père ! Un prénom bien breton. Il n'y avait plus doute.
Le cœur battant, les yeux mouillés d'émotion, elle se leva péniblement et avança titubante vers son ….

« Le café est prêt ! »
Elle sursaute, ouvre les yeux, désorientée.
« Le café est prêt, tu peux descendre ».
C'est la voix de sa sœur.
Il lui faut du temps pour réaliser qu'elle vient de rêver, qu'elle est dans la maison familiale, pour les vacances. Le décor est celui de sa chambre de jeunesse, inchangé depuis 50 ans.
Elle se redresse dans le lit, en sueur.

Une tête réduite d'indien d'Amazonie lui fait face.
Une petite tête à la peau mate et tannée, aux yeux fermés, aux cheveux noirs.